
LUC BESSON PRÉSENTE
ENSEMBLE JUSQU'AU BOUT
Sélection Officielle
tiff
Toronto International Film Festival 2018
MATTHIAS SCHOENAERTS
LÉA SEYDOUX
COLIN FIRTH
KURSK
UN FILM DE THOMAS VINTERBERG
ÉCRIT PAR ROBERT RODAT
D'APRÈS LE LIVRE "A TIME TO DIE" DE ROBERT MOORE
EUROPACORP
#KURSK

LUC BESSON PRÉSENTE

ZURICH FILM FESTIVAL

Sélection Officielle

tiff

Toronto International Film Festival 2018

MATTHIAS SCHOENAERTS

LÉA SEYDOUX

COLIN FIRTH

KURSK

UN FILM DE THOMAS VINTERBERG

ÉCRIT PAR ROBERT RODAT

AU CINÉMA LE 7 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
Tél.: 044 325 35 25
info@praesens.com

PRESSE
Jean-Yves Gloor
Tél.: +41 21 923 60 00
Mobile: +41 79 210 98 21
jyg@terrasse.ch

Dossier de presse et photos disponibles sur **www.praesens.com**

SYNOPSIS

Kursk relate le naufrage du sous-marin nucléaire russe K-141 Koursk, survenu en mer de Barents le 12 août 2000. Tandis qu'à bord du navire endommagé, vingt-trois marins se battent pour survivre, au sol, leurs familles luttent désespérément contre les blocages bureaucratiques qui ne cessent de compromettre l'espoir de les sauver.

PRÉFACE

PAR FRANÇOIS DUPONT - AMIRAL
ANCIEN COMMANDANT DE SOUS-MARIN NUCLÉAIRE

"LES FEMMES ET LES HOMMES DU KURSK OU TANYA, MISHA ET MIKHAIL OU..."

Au-delà de ses aspects spectaculaires dont sa très forte médiatisation, la tragédie du Kursk est un drame de la mer. Un drame raconté ici avec subtilité, sans effet inutile, sans caricature, avec une très grande intelligence de la complexité et surtout sans jamais se départir d'un ton juste.

Juste en effet la peinture qui est faite de l'équipage à terre. Les femmes sont prêtes à assumer avec dignité leur responsabilité de chef de famille. Encore faut-il que les hommes perçoivent la rémunération légitime de leur engagement. Si belles les minutes qui voient Mikhail et Tanya enlacés pour ce qui sera leur dernier moment. L'un et l'autre connaissent les risques qu'ils vont courir, unis bien que séparés par des centaines de milles nautiques. Point de paroles superflues, les regards parlent.

Juste, l'ambiance de l'appareillage. Les marins heureux de retrouver la mer échangent de viriles bourrades, qui sont aussi la manifestation pudique de la pression qu'ils auront à subir ensemble pendant de longues semaines. À 200 mètres sous la mer. Juste cet écran qui s'ouvre lorsque le Kursk n'est plus qu'un petit point livré à l'immensité de l'océan. Les femmes et les enfants restent et le contact est rompu pour de longs jours.

Juste encore, la place de la technique. Le réacteur nucléaire puissant et discret à la fois (formidable image d'un stylo qui tremble), une torpille qui inquiète et dont on prend la température, des hommes à leur poste de quart, responsables et jaloux de la confiance qui leur est faite. Et pourtant la technique va aussi trahir les sauveteurs et le sous-marin de sauvetage ne parviendra pas à réaliser sa mission. Mais la vocation du Kursk n'est pas de s'abimer au fond des mers.

Juste, le rappel de l'environnement international du début des années 2000. La guerre froide a pris fin quelque dix années plus tôt. Mais les répliques des temps plus anciens sont encore fortes. Poutine vient d'accéder au pouvoir en se donnant comme mission de rétablir la Russie dans sa fierté. Le bloc de l'Est et l'Occident ne sont plus en guerre mais on continue de se surveiller et de ne pas vraiment se faire confiance. Des habitudes à jamais ancrées.

Juste, la mise en scène qui campe d'un côté l'Amiral russe dont le profil et les réflexes restent marqués par l'ère soviétique. A l'heure du drame, il est malheureux mais incapable de rompre avec sa conception de l'obéissance. Sur l'autre rive le Commodore so british est à la fois engagé et pleinement maître de ses choix. Lui, à l'heure du drame, n'est plus anglais, mais seulement sous-marinier. Et vingt-trois de ses frères peuvent encore être sauvés.

Juste, la peinture du chef, que ses hommes suivent parce que son autorité se lit au travers de ses attitudes, du moindre de ses gestes, de ses paroles mesurées et de l'attention qu'il porte à chacun. Dans la tempête il est celui que l'on regarde. Juste aussi cette séquence au cours de laquelle l'un des survivants, plus modeste dans la hiérarchie, joue le dernier rôle de sa vie avec l'inoubliable histoire de l'ourson polaire.

Juste, l'impossibilité physique de communication entre les bâtiments de surface et le sous-marin alors que quelques encablures les séparent.

Une impossibilité qui est la cause aussi de l'incompréhension entre l'état-major et les familles. Violence de part et d'autre mais qui en porte vraiment la responsabilité ?

Juste enfin, tout au long des images, la musique qui n'est jamais en décalage avec ce qu'elle doit apporter de réconfort ou d'apaisement (magnifiques chants orthodoxes) et qui s'efface lorsqu'il n'y a rien à ajouter (magnifiques silences).

Robert Moore, dédie ***A time to die*** « *to the crew of K-141 and the families left behind, especially the seventy children* ». Thomas Vinterberg va au-delà et, au travers de sa magnifique fresque, il rend hommage à tous les Mikhail, à toutes les Tanya et à tous les Misha du monde.

TROIS POINTS PARTICULIERS

DIFFICULTÉ/IMPOSSIBILITÉ DE COMMUNICATION AVEC UN SOUS-MARIN EN PLONGÉE

ONDES RADIOÉLECTRIQUES

Les ondes radioélectriques que nous utilisons tous les jours notamment pour les communications téléphoniques, les liaisons internet, et toutes les liaisons spécialisées (avec les avions, les bateaux naviguant en surface, avec l'espace,...) ne pénètrent pas sous l'eau. Il s'agit d'une limite physique infranchissable due à la fréquence (haute ou très haute) de ces ondes.

Seules les ondes très basse fréquence (Very Low Frequency) peuvent permettre d'atteindre un sous-marin. Il faut pour cela deux conditions. Il faut d'abord que l'antenne réceptrice du sous-marin soit très proche de la surface (dans les vingt premiers mètres). Pour ce faire, le sous-marin remorque un fil à capacité radioélectrique qui vient flotter près de la surface. Il faut ensuite une très grande puissance d'émission afin de donner aux ondes émises une énergie qui leur permette de franchir des milliers de kilomètres. Si ces deux conditions sont réunies, les états-majors à terre peuvent adresser au sous-marin des messages de toute nature. Avec encore une limitation liée aussi à la fréquence ; il faut en effet beaucoup plus de temps pour passer un grand nombre d'informations dans ces conditions que lorsque on utilise par exemple un téléphone mobile.

Si le sous-marin veut communiquer avec la terre ou avec un bâtiment de surface, il ne peut pas utiliser ces très basses fréquences, notamment parce qu'il ne dispose pas à bord d'une puissance d'émission suffisante. En conséquence, il est contraint de venir à l'immersion périscopique qui lui permet de hisser un mat radio hors de l'eau et d'émettre ses messages, en utilisant les ondes haute et très haute fréquence. C'est cependant une situation qui rend le sous-marin indiscret et qu'il ne pratique qu'en cas de nécessité absolue.

Dans le cas du Kursk, posé sur le fond à une centaine de mètres de profondeur, la communication Kursk/bâtiments de surface/avions/station à terre est donc impossible.

ONDES SONORES

Sous l'eau les ondes sonores se propagent elles, sur de longues distances. C'est en particulier la détection des ondes provoquées par le bruit du sous-marin qui permet de le repérer. Ces ondes peuvent être aussi utilisées pour établir une communication vocale entre un bâtiment de surface et un sous-marin en plongée à courte ou moyenne distance. Le Kursk disposait certainement d'une telle liaison. Mais encore eut-il fallu pour la mettre en œuvre, que les survivants se retrouvent dans le compartiment du central opérations, situé dans la partie avant du bateau, et non pas dans un compartiment situé à l'arrière du sous-marin.

Dans le cas du Kursk les autorités sont donc confrontés à cette terrible réalité du paradoxe entre une très grande proximité physique (100 mètres entre le sous-marin et les frégates qui participent aux recherches) et une capacité de communiquer réduite à des coups frappés sur la coque, qui ne sont porteurs d'aucune information de nature à permettre de mieux organiser les secours et de rassurer les familles.

RÉPLIQUES DE LA GUERRE FROIDE

Au moment où prend place la tragédie du Kursk, la guerre froide a officiellement pris dans le sillage de la chute du mur de Berlin et de l'effondrement de l'Empire soviétique au tout début des années 1990.

Ces années de guerre froide au cours desquelles, des deux côtés on se préparait à un possible affrontement, avaient conduit les Soviétiques au développement d'une marine de guerre qui pouvait être considérée, en volume comme en capacités opérationnelles,

comme l'une des premières du monde. La flotte sous-marine comptera plusieurs dizaines de sous-marins nucléaires, appartenant pour la plupart à la fameuse flotte du nord, celle du Kursk. Les Soviétiques ne se cantonnaient pas aux eaux froides et faisaient régulièrement transiter leurs sous-marins vers les eaux plus chaudes notamment méditerranéennes.

Pendanttoutescesannées,lesopérationsdesurveillance et d'espionnage étaient courantes, d'un côté comme de l'autre, et notamment le fait des sous-marins nucléaires qui n'hésitaient pas à s'approcher au plus près des zones de déploiement des flottes supposées ennemies. Pour les Occidentaux, ces opérations étaient d'une réelle importance car elles pouvaient permettre la détection d'une montée en puissance, signe avant-coureur d'une manifestation d'hostilité du bloc soviétique.

L'éclatement de l'URSS va s'accompagner d'un délitement des forces armées et singulièrement de la marine. D'où notamment les images de ces sous-marins nucléaires abandonnés sans surveillance et sans que soit effectuée la maintenance nécessaire au confinement des cœurs de leurs réacteurs.

Vladimir Poutine se fait élire en 1998, porteur de l'ambition pour la Russie de retrouver la puissance de l'Union soviétique et, ce qui est peut-être plus important, de regagner un sentiment de fierté que les années 90 ont mis à mal. La renaissance des forces armées et tout particulièrement de la marine doivent être la marque de ce renouveau. D'où la remise en action des forces opérationnelles, mais avec des moyens encore limités, qu'il s'agisse de l'entretien ou des soldes.

Et de part et d'autre, on continue bien sûr à se surveiller. D'où la présence très probable d'un sous-marin américain dans les parages de l'exercice auquel participe le Kursk et le suivi presque en temps réel de l'évolution de la situation dans la zone. Cette surveillance par nature secrète n'exclut pas, depuis que la tension s'est apaisée entre les deux blocs, des contacts à haut niveau entre les états-majors.

Au moment du drame, les Occidentaux les plus proches de la zone (Royaume Uni et Norvège) savent donc très vite qu'un incident grave s'est produit et leur réflexe est un réflexe de marin. Il faut sauver ce qui peut encore être sauvé. Tout va être tenté pour entrer en contact avec les autorités russes afin de leur proposer des moyens de sauvetage éprouvés. Malheureusement, la machine se grippe, les responsables russes, éduqués, pour les plus anciens, au temps soviétique, ne parviendront pas à se défaire de la crainte d'en référer à l'autorité supérieure et donc au Président qui verrait d'un très mauvais œil la nécessité de faire appel aux moyens dits capitalistes.

Vingt années plus tard, la marine a retrouvé une part de son lustre d'antan et se déploie à nouveau. Mais la méfiance réciproque ouest/est subsiste, encouragée par la place que prend aujourd'hui Vladimir Poutine sur l'échiquier international.

SAUVER LES SURVIVANTS DU KURSK. MISSION IMPOSSIBLE ?

Les deux périls majeurs qui menacent un sous-marin en plongée sont l'incendie et la voie d'eau.

L'INCENDIE

L'incendie envahit très vite les espaces confinés conduisant non seulement les hommes de quart à ne plus rien distinguer mais aussi et surtout à ne plus pouvoir respirer. C'est la raison pour laquelle des masques à air respirable sont disposés en nombre excédentaire dans tous les compartiments. En cas d'incendie, le sous-marin fait rapidement surface et sa perte est normalement évitée.

LA VOIE D'EAU

Les conséquences d'une voie d'eau non maîtrisée sont le plus souvent fatales. Un flotteur est en équilibre à la surface de la mer ou en plongée lorsque son poids est égal à la poussée d'Archimède[1], cette force qui l'entraîne vers le haut au contraire du poids qui est la manifestation de la gravité. Dès qu'il y a rupture de cette égalité des forces, le flotteur s'enfonce. C'est le cas lorsqu'il y a une entrée d'eau à l'intérieur du flotteur qui a pour conséquence un alourdissement.

Dans le cas d'un sous-marin en plongée, immergé dans une eau sous pression (10 fois la pression atmosphérique à 100 m), toute faille dans la coque ou dans un circuit soumis à la pression de l'eau de mer,

1. Poussée d'Archimède : *Force verticale, dirigée vers le haut, à laquelle est soumis un corps plongé dans un fluide.*

entraîne un alourdissement immédiat. Si la voie d'eau ne peut pas être obturée, la seule façon de sauver le sous-marin est de faire surface, en espérant que les manœuvres d'obturation seront plus efficaces lorsque la pression sera moins forte.

Dans le cas du Kursk, la brèche est d'une telle importance que le sous-marin coule sans délais, pour venir se poser sur le fond. Ici le fond est à 100 mètres sous la surface de l'eau.

LE POSITIONNEMENT

Le Kursk, comme la majorité des sous-marins du monde, possède un système d'alerte composé d'une bouée porteuse d'une balise émettant un signal radio et d'un émetteur sonore. La bouée peut être larguée manuellement sur ordre du commandant ou se largue automatiquement lorsque le capteur de pression constate une pression supérieure à la pression d'immersion maximale du sous-marin. Il en est de même pour l'émetteur sonore.

Parvenue à la surface, la bouée émet sur toutes les fréquences de détresse pendant que l'émetteur sonore, resté accroché à la coque, émet un signal capable de guider les recherches. Dans le cas du Kursk, il semble que ce dispositif n'ait pas été mis en œuvre, l'explosion étant si soudaine qu'aucun opérateur n'a eu le temps de le déclencher. Quant au déclenchement automatique, il n'a pas eu lieu, le sous-marin posé sur des fonds de 100 mètres étant très loin de l'immersion maximale autorisée.

La localisation du sous-marin a donc tardé autant que la manifestation qu'il était victime d'un accident grave.

SAUVER LE SOUS-MARIN

Le relevage du sous-marin ou des parties qui restent encore intègres est une opération d'une très grande complexité, s'étalant sur plusieurs semaines. Il est illusoire de penser que cette solution puisse être efficace dans les heures qui suivent l'accident.

SAUVER LES HOMMES

INDIVIDUELLEMENT

Jusqu'à 180 mètres d'immersion il est possible d'utiliser la méthode du sassement individuel. Chaque homme revêt une combinaison qui lui permet de constituer une réserve d'air et, lorsqu'il sera arrivé en surface, de survivre jusqu'à 24 heures dans une eau froide. Puis il pénètre dans un sas dans lequel il effectue un certain nombre de manœuvres (remplissage, équilibrage, ouverture de panneaux,) pour se retrouver à l'extérieur et remonter très rapidement à la surface avant, dans le meilleur des cas, d'être récupéré par un navire de surface. Cette méthode n'est pas sans difficulté ni sans danger au plan physiologique. Et elle est prend beaucoup de temps.

COLLECTIVEMENT

Jusqu'à – 600 mètres, peuvent être mis en œuvre des sous-marins de sauvetage possédés par certaines nations seulement. Comme le montre le film, un tel sous-marin vient se connecter à une brèche qui fait la liaison entre l'intérieur du sous-marin accidenté et le sous-marin de sauvetage. Mais l'opération est rendue difficile dès que le sous-marin accidenté n'est pas parfaitement posé à plat et aussi, dès que le format du sauveteur ne s'adapte pas parfaitement à la brèche (ce que nous voyons dans le film avec ce défaut d'étanchéité manifeste). Enfin, il faut du temps et des moyens techniques très performants pour réussir un sauvetage de cette manière-là.

Dans le cas du Kursk, le sauvetage collectif est bien tenté mais la vétusté du matériel utilisé rend impossible un accouplement parfait entre le petit et le gros sous-marin. Et pendant ce temps-là, l'eau continue de monter dans le compartiment, ce qui conduit à terme à la noyade mais surtout assez vite à une surpression qui entraîne le corps humain en dehors de son domaine d'équilibre.

De facto, un sous-marin qui subit une voie d'eau grave a très peu de chances de donner le moindre espoir de survie à ses hommes. D'où des coefficients de sécurité renforcés, des systèmes redondants, une maintenance sans impasse, une sélection, une formation et un entrainement des équipages draconiens.

LA TRAGÉDIE DU KOURSK

Le 10 août 2000, le Koursk – sous-marin de deux fois la taille d'un Boeing 747 et d'une surface égale à celle d'un terrain de football, fleuron « *insubmersible* » de la flotte du Nord russe – appareille pour prendre part à des manœuvres en mer. Celles-ci, d'une ampleur sans précédent depuis dix ans, réunissent trente navires de surface et trois sous-marins. Le surlendemain, deux explosions internes, si puissantes qu'elles sont enregistrées par des sismographes jusqu'en Alaska, envoient le Koursk au fin fond des eaux arctiques de la mer de Barents. Au moins vingt-trois des cent dix-huit hommes d'équipage réchappent aux flammes.

Durant les neuf jours qui suivent, le monde entier est en émoi tandis que les opérations de sauvetage échouent et que l'aide internationale est écartée. Le sort des marins à bord est en jeu.

L'ouvrage du journaliste Robert Moore ***A Time to Die: The Untold Story of the Kursk Tragedy*** dissèque scrupuleusement les différentes expertises scientifiques ainsi que chaque instant des dernières heures déchirantes des sous-mariniers condamnés.



NOTES DE PRODUCTION

DU LIVRE AU FILM

Attiré par cette histoire saisissante, le scénarise Robert Rodat, nommé aux Oscars pour ***Il faut sauver le soldat Ryan***, a adapté pour l'écran l'enquête de Robert Moore en se focalisant sur le drame de ce récit très humain. Tout aussi méticuleux que le matériau d'origine, Robert Rodat a sollicité les services du capitaine David Russell, qui a conduit la mission de sauvetage du Koursk pour la Royal Navy et a également contribué aux recherches de Robert Moore. David Russell est ainsi devenu consultant sur ***Kursk***, dont il est aussi l'un des personnages principaux sous les traits du comédien britannique Colin Firth, Oscar du meilleur acteur pour Le Discours d'un roi.

« Le film est fidèle au livre à bien des égards et présente une description très précise des événements tels que je les ai vécus, déclare David Russell. *Il se devait de l'être, car il s'agit de faits historiques communément admis. Ce n'est pas un documentaire, donc il prend quelques libertés. Mais il reste fidèle à l'esprit du livre. Et le livre est lui-même fidèle à la réalité. En ce sens, c'est une vision très juste, même si artistique, de ce qui s'est réellement passé. »*

LE MAÎTRE À BORD

« Je ne connaissais que très superficiellement la tragédie du Koursk, se souvient Thomas Vinterberg, le réalisateur. *Mais la chose qui m'était restée de la couverture médiatique, c'était ces coups frappés contre la coque du Koursk. Ces appels au secours. »*

Cofondateur du mouvement danois Dogme 95 et réalisateur de films tels que ***Festen*** ou ***La Chasse***, Thomas Vinterberg initie généralement ses projets et signe lui-même ses scénarios. *« **KURSK** était une invitation de son interprète principal, Matthias Schoenaerts, avec qui j'avais travaillé sur Loin de la foule déchaînée. Il m'a demandé de lire le scénario et, l'imaginant dans le rôle principal, ça m'a semblé tout à fait cohérent. »*

« Le scénario de Robert Rodat était brillant en soi, poursuit Vinterberg, *et faisait écho au thème universel du temps qui vient à manquer – auquel nous sommes tous confrontés un jour ou l'autre. Le film touche évidemment à des questions politiques et contient une belle histoire d'amour. Mais c'était surtout une occasion essentielle de parler du temps qui s'enfuit. Il y a de la bravoure dans la façon dont ces gens font face au fait de devoir dire adieu. J'ai trouvé ça déchirant et magnifiquement dépeint dans le scénario. Après l'avoir lu, je n'ai jamais douté. »*

Le défi, pour Thomas Vinterberg, a ensuite été de s'approprier cette histoire : *« Robert Rodat, qui a écrit chaque mot du scénario, s'est efforcé de chercher la vérité de cette histoire,* souligne-t-il. *Ce qui est un vrai challenge, car personne ne sait exactement ce qui s'est passé. Ils sont tous morts. Nous nous sommes donc entourés d'autant d'experts que possible. Ensuite, il y avait le défi de faire un drame. Le personnage principal, par exemple, n'avait en réalité pas d'enfants. Dans le film, il a un enfant et un second est en route. On a voulu dresser le portrait de chacun des marins du Koursk et des soixante et onze enfants qu'ils ont laissés derrière eux. On a donc combiné tout ça. »*

« Robert Rodat et moi-même avons travaillé de concert pendant plus d'un an, ajoute le réalisateur. *J'ai fait évoluer le scénario vers un film que je puisse revendiquer – ce qui était, pour moi, la seule manière possible de procéder. Il fallait que je me l'approprie. »*

LA PRODUCTION

Luc Besson, d'EuropaCorp, a confié la lourde tâche de superviser la mise en œuvre du projet au chevronné producteur Ariel Zeïtoun ***(Miss Sloane, Colombiana, Bandidas)***, qui est également réalisateur.

Interrogé sur les origines du film, Ariel Zeïtoun se souvient : « *Le projet est resté en stand-by pendant un certain temps. Puis, à un moment donné, Luc Besson a donné son feu vert. C'est alors qu'il m'a demandé de prendre en charge la production. Un casting plutôt américain avait été initialement envisagé. Il y avait déjà Colin Firth, mais aussi Matthias Schoenaerts. Mais lorsque j'ai repris le film, Luc, Thomas et moi-même nous sommes dit qu'il s'agissait avant tout d'un projet européen et qu'on devait lui donner le meilleur de ce qui peut se faire en Europe. On a ainsi proposé à Léa Seydoux le rôle principal féminin. C'est ainsi que le projet a démarré.* »

« *C'était un film très compliqué à monter parce qu'il coûtait très cher,* explique Ariel Zeïtoun. *Trop cher. Donc il fallait parvenir à maintenir le pari artistique du film, ce qui était extrêmement important. Nous avions également le pari technique de devoir construire un sous-marin qui puisse être submergé d'eau, avec une équipe à l'intérieur. Donc c'était un pari technique à la fois difficile et très risqué.* »

« *Je me suis entouré d'une équipe et on a travaillé plusieurs mois de façon très intense pour trouver les meilleures solutions,* précise le producteur. *Nous avons eu la chance de collaborer avec des techniciens fantastiques, des artistes dans leur domaine. Je devrais tous les citer, ce qui est impossible, mais je tiens profondément à remercier le directeur de la photographie, Anthony Dod Mantle, et le chef décorateur, Thierry Flamand, qui ont fait un travail remarquable. Tous, de la chef costumière aux monteurs, sont dignes d'éloges. Thomas a admirablement joué le jeu de ce partenariat. Il ne cédait rien sur ses ambitions et sa volonté artistique, mais il comprenait les problèmes que nous pouvions avoir au niveau de la production. Il essayait toujours d'être « créatif », comme il dit – il adore ce mot. On peut être créatif artistiquement parlant, mais on peut aussi être créatif lorsqu'on fait un budget ou lorsqu'on cherche des solutions de production.* »

Thomas Vinterberg est tout aussi élogieux à l'égard de son producteur : « *Ariel et moi nous sommes rencontrés à Copenhague. Je l'ai tout de suite apprécié et ai eu confiance en lui. Il s'est montré honnête, bienveillant, et m'a bien expliqué la situation financière délicate dans laquelle nous nous trouvions. C'était soit ça, soit pas de film. Aucuns fonds supplémentaires ne pouvaient être levés. «Je n'ai pas de tiroir secret», m'a-t-il dit. Mais j'ai senti qu'il tenait à ce que le film soit formidable. Ariel est aussi un réalisateur, avec beaucoup de goût, d'intégrité, et une connaissance parfaite de ce qui fonctionne à l'écran. Financièrement, il avait le couteau sous la gorge du début à la fin, mais il n'a jamais compromis notre désir commun de livrer le meilleur film possible. Si une chose semblait impossible, lui et son assistante Kathian Pascal remuaient ciel et terre jusqu'à trouver une solution pour la rendre possible. Ariel a été très respectueux de ma vision et s'est battu pour ça. Parfois durement. Il est arrivé qu'on ne soit pas d'accord et qu'on se chicane, mais j'ai toujours été convaincu qu'il voulait le meilleur pour le film, et pas seulement pour le budget. J'ai toujours eu le sentiment qu'on faisait front commun.* »

« *C'est sans doute le film le plus difficile qu'il m'ait été donné de produire,* ajoute Ariel Zeïtoun. *Sur tous les plans. Pas seulement financièrement. C'était l'exigence technique, artistique, les risques qu'on était obligés de prendre et le pari que représentait ce film. Donc c'est probablement le film le plus difficile, mais aussi le plus excitant, que j'aie eu à produire dans ma vie.* »

LES PERSONNAGES

L'histoire de ***Kursk*** est racontée de trois points de vue distincts : celui des militaires, des autorités gouvernementales et des civils. Le premier acte s'articule autour du mariage de l'un des sous-mariniers, présentant la communauté navale et la vie que ces hommes laisseront derrière eux. Le deuxième acte dépeint la catastrophe du Koursk et l'opération de sauvetage, remplie de suspense, conduite par la Royal Navy. Le troisième acte, enfin, évoque avec poésie les conséquences du drame.

LES SOUS-MARINIERS ET LEURS FAMILLES

Le personnage principal de ***Kursk*** est Mikhail Averin, commandant du septième compartiment

du Koursk, interprété par, le talentueux Matthias Schoenaerts ***(Bullhead, De rouille et d'os, Red Sparrow)***.

« Mikhail est le chef, le protecteur et le père spirituel de ses hommes, déclare Matthias Schoenaerts. *C'est un sous-marinier très expérimenté, mais lui et ses hommes n'ont pas été en mission depuis dix ans. Cet exercice naval est donc très excitant pour eux. Le Koursk était un véritable symbole pour la marine russe. Il représentait la gloire passée de la flotte du Nord. Ces hommes sont des marins professionnels et ils prennent leur travail très à cœur. Pourtant, ils sont pareils à une bande de gamins, ravis à l'idée de partir en mer sur ce magnifique navire. Et puis, bien sûr, leur mission tourne mal. »*

Léa Seydoux, lauréate de la Palme d'or du Festival de Cannes pour ***La Vie d'Adèle***, James Bond girl dans ***007 Spectre***, a été choisie pour interpréter Tanya, l'épouse passionnée de Mikhail. *« J'étais très enceinte lorsque j'ai rencontré Thomas pour la première fois, afin de discuter du projet,* se souvient Léa Seydoux. *Quand il m'a vue marcher avec peine, il a pensé que ce serait une bonne idée que Tanya soit enceinte. J'ai trouvé que c'était une idée brillante. Tanya est une épouse et une mère, elle a une vie simple. Et soudain, c'est tout son monde qui s'écroule. »*

Les autres femmes et villageois qui unissent leurs forces pour défier les autorités russes jouent un rôle fondamental dans le film. Et Tanya devient leur meneuse, mobilisant la presse, luttant pour que leur histoire soit relayée dans le monde entier et essayant par tous les moyens d'exercer une pression sur les pouvoirs en place.

« Thomas est un immense réalisateur et j'étais très excitée à l'idée de travailler avec lui, poursuit Léa Seydoux. *Le scénario était remarquablement bien écrit et l'histoire m'a beaucoup touchée. Mais ça m'a aussi intimidée. Quand on fait un film dramatique qui est basé sur des faits historiques et qu'on joue une personne réelle, ça peut être intimidant. Il faut rendre ça authentique. C'était mon obsession. Car la composante émotionnelle du film repose sur Tanya. »*

LES CHEFS MILITAIRES

Du côté militaire de l'équation, l'amiral Gruzinsky, l'officier russe aux commandes de l'exercice naval, est interprété par l'acteur autrichien Peter Simonischek, très remarqué pour son rôle dans ***Toni Erdmann***. *« Gruzinsky est presque un héros, mais il ne l'est pas,* estime Peter Simonischek. *Il risque sa carrière car il se sent responsable de ces jeunes hommes, échoués à seulement cent mètres sous la surface de l'eau. Mais il ne peut pas les sauver. On lui a arraché ses galons. On l'a renvoyé de la marine. »*

L'homologue britannique de Gruzinsky est le capitaine David Russell, de la Royal Navy, qui a vaillamment proposé ses services à Gruzinsky et a fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver les sous-mariniers. *« David Russell était en charge de la tentative britannique de prendre part à l'opération de sauvetage des marins du Koursk,* précise Colin Firth. *Russell était officier général en poste à Northwood, en Angleterre, quand le signalement de la catastrophe s'est produit. Tout le monde avait un œil sur ce qui se passait, même avant l'accident, du fait de ces grandes manœuvres russes. Évidemment, dans un cas pareil, tout le monde est aux aguets. Et puis des événements sismiques importants ont été relevés. On s'est naturellement préoccupé de savoir ce qui avait pu les provoquer. »*

Colin Firth a travaillé en étroite collaboration avec son modèle dans la vie réelle, le capitaine David Russell, consultant sur le film, pour élaborer son personnage. *« Thomas Vinterberg et moi-même avons rencontré David Russell un peu avant le tournage,* se souvient Colin Firth. *Nous avons passé cinq heures ensemble. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Chaque fois que je rencontre un militaire important, je me dis soudain : «Tu n'es qu'un acteur. Tu ne sais que faire semblant. Tu n'as rien fait. Ce type, lui, est vraiment allé au front. Il a commandé des cuirassés et des sous-marins. Il a tout vécu ! Ce que tu fais est certainement de peu d'intérêt à ses yeux.» Mais David s'est montré tout à fait accessible et très détendu à tout propos. Je m'étais dit qu'il serait peut-être effrayant. Mais ça n'a pas été le cas. Il était sans prétention, extrêmement éloquent, ce qui aide. Vu qu'il était mon modèle,*

la clarté et l'ouverture comptaient pour beaucoup. Il a été très bienveillant avec moi. »

« Je n'ai pas fait beaucoup de recherches en dehors de David, avoue Colin Firth. *Je pense que c'était suffisant. On ne me voit pas en action, opérer des machines ou faire quoi que ce soit de technique. Mais je devais servir le discours technique, ce qui est très difficile dans un film. Il est difficile de rendre ça personnel, intéressant, tout comme de donner l'impression que vous savez de quoi vous parlez. David a été précieux pour ça. Le simple fait de savoir qu'il était présent me rassurait énormément. Et si je faisais quelque chose d'outrageusement inexact, David était là pour me le dire. Je me sentais donc libéré. »*

« Avoir son homologue réel sur le plateau ajoute aussi une couche émotionnelle, estime Colin Firth. *Parce que moi, je fais juste semblant. Je simule. Mais j'ai là cette personne qui me rappelle que c'est bel et bien arrivé à quelqu'un. C'est son histoire qui m'est racontée. Puis j'essaie de me l'approprier et de la raconter à quelqu'un d'autre. Ça peut mettre une certaine pression – on n'a pas envie de se ramasser quand on a devant soi la vraie personne. C'est une source d'information, mais c'est aussi une incroyable source d'identification sur le plan émotionnel. »*

LE POUVOIR EN PLACE

Le gouvernement russe est ostensiblement absent du film, ce qui peut s'expliquer par le fait que le président Vladimir Poutine, alors fraîchement élu, était en vacances dans sa résidence d'été, au bord de la mer Noire, quand est survenu l'incident du Koursk. C'est l'amiral Petrenko, ancien militaire couvert de médailles, qui incarne ici le pouvoir en place et le porte-parole du gouvernement. Il est interprété par le grand Max von Sydow.

« Max, mon compatriote scandinave, est une légende, lance Thomas Vinterberg. *Étant moi-même scandinave, j'ai vu à peu près tout ce qu'il a fait. Et ça fait beaucoup ! J'ai toujours été attiré par ce visage si particulier et cette âme intérieure brûlante. Je l'aime beaucoup. J'ai pensé que c'était intéressant de prendre une personne que j'apprécie tant pour jouer Petrenko, le grand méchant du film. Max est quelqu'un de si sympathique, même s'il ne l'est pas vraiment dans le film. Mais il irradie une humanité, de la même manière que Peter Simonischek. »*

À TRAVERS LES YEUX D'UN ENFANT

Bien que bénéficiant d'un casting international prestigieux, ***Kursk*** s'ouvre et se referme sur le petit Misha, cinq ans, fils de Tanya et Mikhail, qui est en quelque sorte le témoin silencieux des événements entourant ceux du Koursk. Peut-être est-il emblématique d'une nouvelle génération de Russes et du regard que celle-ci porte désormais sur son gouvernement. Magnifiquement interprété par le jeune Artemiy Spiridonov, qui fait ici ses débuts devant la caméra, Misha est le personnage au prisme duquel le spectateur perçoit le plus souvent l'histoire.

« Misha est l'observateur, celui qui reste, considère Thomas Vinterberg. *On vit une bonne partie de l'histoire à travers les yeux de cet enfant. Je suppose qu'il en est ainsi car nous avions besoin d'une fenêtre sur ce monde. Nous ne sommes pas russes. Nous n'étions pas à bord du sous-marin. Il nous a donc fallu trouver une ouverture sur cette histoire afin de la raconter avec autant d'humilité, de curiosité et de pureté que possible. Et la meilleure façon de le faire était de nous mettre à la place de l'enfant. »*

« Je pense que c'est l'aspect qui intéressait Thomas, au-delà de tout le reste de l'histoire, souligne Ariel Zeïtoun. *C'était le côté humain de cette tragédie. C'est pour cette raison qu'il a apporté beaucoup de soin à développer un personnage qui était tout petit, au début, mais qui est devenu grand, dans le film : le fils des deux personnages principaux. C'est un apport de Thomas. Et l'importance que prend cet enfant dans le film, ainsi que son regard puis son action… Parce que c'est lui qui a finalement le dernier mot. Et un mot fort. »*

LA FRATERNITÉ DES MARINS

Kursk est traversé par la loyauté, l'interdépendance et la solidarité dont font preuve les sous-mariniers, qui se donnent leur montre, leur vie… Ils forment une famille. Cette métaphore est esquissée à maintes

reprises. Elle s'applique non seulement à l'équipage du Koursk, mais aussi aux sous-mariniers du monde entier figurant dans le film, tels David Russell, l'amiral Gruzinsky ou les sauveteurs norvégiens.

« *Évidemment, la fraternité, la solidarité et les liens familiaux sont la colonne vertébrale du film,* observe Thomas Vinterberg. *Et le sacrifice pour l'intérêt général, celui du pays, devient le conflit central. C'est donc un thème majeur.* »

De toute évidence, cette fraternité dépasse les frontières. « *Ce que je trouve fascinant, dans une situation comme celle-ci,* confie Colin Firth, *c'est que des marins veuillent sauver d'autres marins. Dès qu'ils ont compris qu'il s'agissait d'une tragédie, ou d'une tragédie potentielle, cette fraternité et ce sens du collectif entre marins sont devenus prioritaires pour quelqu'un comme David Russell. Et la partie de l'histoire dans laquelle j'interviens révèle que les États-nations, ainsi que les divisions liées à notre orientation politique ou à nos allégeances nationales, deviennent secondaires quand il s'agit d'une humanité commune.* »

« *La relation de mon personnage avec celui interprété par Peter Simonischek, l'amiral Gruzinsky, souligne ce sentiment,* ajoute Colin Firth. *L'un est russe, l'autre anglais, agissant pour l'OTAN. Mais tous deux ont vécu le même genre de choses, ce qui crée des liens plus forts que tout. Nous avons tous deux cette relation étrangement intime sans jamais nous trouver face à*



face. Nous savons qu'on a les mêmes objectifs. Et au sein de cette communauté formée par les marins et le personnel naval, il existe une fraternité encore plus soudée, selon moi, qui est celle des sous-mariniers. »

David Russell corrobore ce sentiment : « *Tous ceux qui travaillent en mer forment une sorte de fraternité. Quiconque passe sa vie en mer, sur un navire, a un certain sens de la camaraderie. Mais c'est plus particulièrement prononcé chez les sous-mariniers. Ce lien s'explique notamment par le fait que nous sommes tous entraînés à réaliser différentes choses, l'une d'elles étant de s'extraire d'un sous-marin échoué au fond de l'eau. En Angleterre, on fait des exercices d'évacuation à cent mètres de fond, ce qui est à peu près la profondeur à laquelle se trouvait le Koursk. On était formés à savoir à quoi ressemblerait ce compartiment, de quoi il aurait l'air. Ce lien était donc bien présent et il l'était aussi pour le personnage de Gruzinsky. Il comprenait ça.* »

« *Les Russes ne faisaient pas tous blocage*, précise David Russell. *Beaucoup d'entre eux ont vraiment voulu faire de leur mieux. Certains, notamment les pilotes du Priz, le sous-marin de sauvetage russe, ont sans doute été courageux, travailleurs et dévoués. Il ne faut pas l'oublier.* »

LA FAMILLE, LA VIE ET LA MORT

Le sens de la solidarité qui habite les sous-mariniers s'étend aussi à la communauté des épouses et des villageois, qui forment un autre type de famille, dans le film, et touche à un thème récurrent des films de Thomas Vinterberg. Celui-ci déclare que deux de ses films préférés sont ***Le Parrain*** et ***Fanny et Alexandre*** – tous deux axés sur la famille et sa solidarité sans faille face à l'adversité et la tragédie. L'œuvre de Vinterberg traite tour à tour des aspects positifs ou négatifs d'une famille ou d'un clan – ***Festen, La Chasse, La Communauté*** – tant en termes d'unité que de trahison.

« *C'est un thème récurrent dans mes films,* admet Thomas Vinterberg. *C'est en quelque sorte mon ferment. J'y reviens toujours. J'étais déjà fasciné par la famille, la solidarité, et cette idée de l'individu opposé à la communauté quand j'étudiais le cinéma. Ce sont des sujets qui me brisent le cœur. Ça vient peut-être du fait que j'ai grandi au sein d'une communauté qui était une belle famille élargie. Et plus tard, j'ai grandi dans une autre communauté : Dogme 95. Donc les communautés, tout comme les équipes de films, ont influencé ma vie. Et je reviens toujours à ça. Voilà pourquoi, quand j'ai eu le scénario de Robert Rodat, j'ai insisté pour qu'on passe plus de temps avec ces gens. Je voulais aller au cœur de ça. J'avais envie de voir cette scène de mariage et montrer ces gens vivre ensemble avant que le navire n'explose.* »

Ce thème de l'entraide est aussi une notion très chrétienne – « *Aide ton prochain* ». Et ***Kursk***, qui tourne beaucoup autour des questions de la vie et de la mort, s'inscrit dans ce contexte. Le premier acte s'articule autour du mariage, le troisième autour des obsèques des marins, et tout au long du film, il y a la présence de Tanya, qui est très enceinte – celle qui donne la vie.

« *C'est évidemment une histoire sur la vie et la mort,* confie Thomas Vinterberg. *Chaque scène du film a à voir avec ça. Il s'agit de perdre la vie et de la donner. C'est Tanya qui va et vient en haletant parce qu'elle est enceinte. Et ce sont ces hommes, dans le sous-marin, qui halètent parce qu'ils manquent d'oxygène.* »

« *Ma femme, qui est pasteur, affirme qu'autrefois, les gens parlaient beaucoup plus de la mort. Ils avaient un rapport beaucoup plus permanent et conversationnel avec le fait que nos vies ont une fin. Puis est apparue cette peur, dont je ne suis pas certain qu'elle soit saine. Ce film nous confronte au fait que l'on finira tous par se retrouver à court de temps.* »

LA VISION DU RÉALISATEUR

« *Avant tout,* déclare Thomas Vinterberg, *faisant un film dont l'action se situant dans un pays étranger où tout le monde parle soudain anglais, il fallait que je trouve une autre manière d'être crédible. C'était essentiel pour moi. Je devais tant que possible créer de la vraisemblance. Et la vraisemblance peut aussi résider dans la façon dont on bouge la caméra. Il était fondamental qu'il y ait un engagement et une*

pureté entre les acteurs et la caméra. Par moments, la caméra est très spontanée. Mais je voulais aussi que le film ait un côté grand spectacle. Car il y a quelque chose de grand dans cette histoire. Il y a un énorme sous-marin, une grosse catastrophe, d'immenses paysages… Je voulais donc combiner ces éléments – la grandeur et la vraisemblance. »

« Pour moi, chaque personnage du film est une personne bien réelle, poursuit Thomas Vinterberg. *J'ai envie de tous les défendre. Même s'ils font de mauvais choix. L'amiral Petrenko prend la décision de ne pas sauver ces hommes. Mais il le fait parce qu'il a un dilemme. Il est responsable de la flotte du Nord et de secrets d'une haute importance. C'est son travail. Il choisit de défendre ça plutôt que les humains. J'estime que c'est la mauvaise décision, mais il n'en demeure pas moins un personnage pour lequel je me battrais. Chacun a ses raisons. »*

« J'aime beaucoup ça, chez Thomas, confie Matthias Schoenaerts. *Il ne diabolise aucun camp. Il ne qualifie pas tel gouvernement de maléfique… Il cherche toujours la nuance et l'humanité dans cette réalité. C'est pourquoi il était le réalisateur idéal pour faire ce film. Il ne s'agit pas du bien ou du mal, mais du bien et du mal, et de la façon dont ces deux notions se confondent au point de ne pouvoir les distinguer l'une de l'autre. »*

« Le scénario comporte différents niveaux, note Ariel Zeïtoun. *On commence par le fond, le fond marin, dans lequel on passe un certain temps. Mais il y a aussi ce qui se passe à la surface de l'eau, c'est-à-dire les rapports entre les Russes et le monde occidental. Et puis il y a ce qui se passe sur terre, avec les familles des marins. C'est pour moi la partie la plus Vinterbergienne du film. »*

« C'était quelque chose de fondamental, pour Thomas, poursuit le producteur. *Faire un film qui soit uniquement une histoire de sous-marin avec des gens qui se battent pour survivre, etc., oui, c'est intéressant, c'est très bien. Mais la dimension supplémentaire que Thomas a apportée, par rapport au scénario d'origine, ce sont les vivants, ceux qui se battent pour ceux qui sont en train de mourir. »*

LE CASTING

Kursk réunit un casting international de premier choix : Matthias Schoenaerts, Léa Seydoux, Colin Firth, Max von Sydow ou Peter Simonischek.

« J'ai rencontré Matthias pour la première fois sur ***LOIN DE LA FOULE DÉCHAÎNÉE****,* déclare Thomas Vinterberg. *On a créé ensemble le personnage de Oak, dont nous sommes tombés profondément amoureux. C'est devenu un homme et un personnage que nous avons tous deux admiré. Je suppose que c'est pour ça que Matthias m'a «choisi» pour réaliser son prochain film. Et peut-être parce qu'il voyait un parallèle entre le personnage de Oak et celui de Mikhail – tous deux très nobles, héroïques et humbles. Ce sont deux beaux personnages, très aimables, forts et doux à la fois, très nuancés… »*

« Matthias est un adepte de la spontanéité. Il veut être dans l'instant et embrasser le moment. Tandis que moi, je crois en la préparation. Comme Matthias est généreux et si aimable, il participe aux répétitions et travaille avec moi en amont, même s'il préfère l'instantané. »

« Léa Seydoux et Matthias Schoenaerts se sont avérés très convaincants, confie Thomas Vinterberg. *Tous deux sont des acteurs fantastiques et je trouve qu'ils ont un petit air russe. Je ne sais pas ce que les Russes en diront ! Mais en ce qui me concerne, ça a très bien fonctionné. Et Léa a vraiment l'air très enceinte. Elle fait ça à merveille. »*

« Elle était à 100 % disponible, très dévouée et nous a donné, à la caméra, à l'équipe et à moi, ce qu'il y a de plus vulnérable en elle. Je sentais une grande confiance de sa part. À l'arrivée, son personnage est bouleversant. Léa est très juste, fragile, vulnérable et extrêmement honnête. »

C'est la première fois que Léa Seydoux, plus connue pour ses rôles de lesbienne aux cheveux bleus ou de James Bond girl, incarne une mère. ***Kursk*** est d'ailleurs le premier film qu'elle a fait depuis la naissance de son premier enfant.

« Je pense que le fait d'être moi-même mère m'a aidée, déclare Léa Seydoux. *Mais j'ai toujours été*



attirée par le thème de la maternité. C'est à mes yeux un des sujets les plus intéressants au cinéma. La maternité, et l'amour. Donc l'histoire de Tanya a vraiment résonné en moi. Et je pense que chaque mère peut s'identifier à son combat. »

Thomas Vinterberg qualifie Artemiy Spiridonov, le jeune acteur qui interprète Misha, de *« petit miracle d'enfant ». « C'est un tel amour, si collaboratif, curieux, ouvert et désireux de faire son travail. Il est excellent. Par ailleurs, Artemiy est le seul vrai Russe sur le film. J'ai trouvé ça intéressant et j'ai voulu qu'il parle russe, à un moment donné. Mais je ne pouvais pas vraiment motiver ce choix. Et puis ça aurait discrédité les cent sept autres acteurs. »*

« C'était le premier film d'Artemiy, ajoute Léa Seydoux. *Il n'était pas vraiment un acteur professionnel. Mais il est brillant. Il est extrêmement intelligent. Il ne jouait pas, il était tout simplement lui-même. C'était simple et spontané. J'ai beaucoup aimé travailler avec lui. »*

Thomas Vinterberg est aussi élogieux à l'égard de Colin Firth : *« Il est incroyable. Voilà une star de cinéma ! Pourtant, il ne se drogue pas, il est toujours à l'heure, il connaît son texte, il est extrêmement humble et investi. Il lui arrive même parfois de douter de son jeu. Alors qu'il est très, très bon. Il est tout ça à la fois, ce qui est rare. J'ai adoré travailler avec lui. »*

David Russell, que Colin Firth incarne dans le film, a lui aussi été impressionné par la prestation de ce dernier.

« Il a fait un excellent travail en restituant les points dont nous avions parlé – les difficultés techniques, la frustration, la tristesse, ainsi qu'un certain sentiment d'échec, à la fin, de ne pas avoir atteint l'objectif. Colin était très désireux d'apporter cette authenticité, technique mais aussi émotionnelle, au rôle. De ce que j'ai vu, il y est parvenu. Mais, s'amuse David Russel, une fois, alors qu'il tournait une scène en particulier, je lui ai dit : «Je ne suis pas sûr que ce soit tout à fait ça, Colin.» Je lui ai donc donné des indications. Quand j'ai raconté ça à ma femme et à ma fille, elles étaient hystériques que j'aie osé faire une chose pareille. »

TRAVAILLER AVEC THOMAS VINTERBERG

« J'ai beaucoup aimé travailler avec Thomas, confie Léa Seydoux. *Il est brillant et très sensible. La communication était facile et fluide. On ne peut pas tout exprimer par les mots. Parfois, d'un simple coup d'œil, je voyais qu'on ressentait la même chose. Il avait une empathie incroyable pour l'histoire qu'il racontait, pour ces femmes, ces sous-mariniers. On était en quelque sorte sur la même longueur d'onde. Travailler avec lui a été à la fois passionnant et enrichissant. »*

Matthias Schoenaerts partage ce sentiment : *« Thomas, d'une manière très intéressante, est parvenu à trouver cet équilibre entre une macro et une micro-réalité. Il y a la réalité diplomatique, qui était un phénomène mondial à l'époque. Puis il y a la micro-réalité de ces familles déchirées par la peur, ignorant ce qui s'est passé, et ces hommes coincés dans un compartiment étouffant qui rétrécit au fur et à mesure qu'il se remplit d'eau. Thomas est vraiment maître dans l'art de combiner tous ces éléments. »*

Colin Firth est encore plus dithyrambique : *« C'est pour Thomas que j'ai décidé de participer au film. Je me souvenais de l'incident du Koursk. Et je me suis dit que ce serait quelque chose de fascinant à explorer. Mais la raison pour laquelle j'ai accepté le film, c'était Thomas. Ça aurait pu être quasiment n'importe quoi. Je voulais travailler avec lui depuis une quinzaine d'années. Donc c'était surtout pour lui. »*

« Quand vous aimez les films d'un réalisateur, poursuit Colin Firth, *c'est passionnant de travailler en étroite collaboration avec lui, juste pour voir comment il travaille, quel est son processus. Comment obtient-on quelque chose d'aussi convaincant, qui sonne juste à ce point ? J'ai eu ma réponse. Et il ne m'a pas déçu. »*

« La relation qu'a Thomas avec ses acteurs est très spéciale, note Ariel Zeïtoun. *Il a vraiment un rapport de confiance. Il crée cette confiance avec les acteurs et ils se sentent bien. Je crois que je ne l'ai jamais vu parler vivement à un acteur. Il a toujours le sourire, il essaie toujours de les mettre vraiment à l'aise. Il faut beaucoup de patience pour faire ça, mais aussi beaucoup de qualités. Parce que parfois, sur un plateau, au bout de treize ou quatorze heures, on peut perdre patience. Je n'ai jamais vu Thomas perdre patience avec ses acteurs, quoi qu'ils lui demandent. C'est aussi une façon, pour lui, d'obtenir ce qu'il veut de ses acteurs. Parce qu'il les met tellement en confiance vis-à-vis de lui qu'ils ne peuvent que lui rendre la pareille. »*

L'ÉQUIPE TECHNIQUE

Thomas Vinterberg a retrouvé deux de ses plus anciens et fidèles collaborateurs sur le projet : le directeur de la photo Anthony Dod Mantle et la monteuse Valdís Óskarsdóttir, qui le suivent tous deux depuis ***Festen***.

« Valdís Óskarsdóttir et moi-même collaborons depuis de nombreuses années, déclare Thomas Vinterberg. *C'est une Islandaise sans compromis. Elle a un énorme sens du courage, de l'intégrité et beaucoup de force. On avait besoin de quelqu'un qui puisse prendre en charge le projet et m'aider à faire des choix courageux. Et c'est ce qu'elle a fait. »*

« Le directeur de la photo Anthony Dod Mantle et moi-même avons entamé notre collaboration avant même le Dogme, sur mon premier long métrage, ***LES HÉROS****,* se souvient Thomas Vinterberg. *Nous étions fougueux, jeunes, enthousiastes et mégalos. Maintenant qu'on a vieilli, on s'est un peu calmés. »*

« Tout d'abord, Anthony est un très bon ami, ce qui compte pour beaucoup. On passe des années à faire un film comme celui-là. Et je veux être avec des gens

que j'admire. J'admire Anthony en tant que personne et en tant que directeur photo. Il fait tomber les barrières avec les acteurs. Et au cours des dix ou quinze dernières années, il a été à la tête de grosses machines hollywoodiennes. Il pouvait donc apporter les deux au projet. Son expérience et son savoir-faire ont été un package fantastique pour le film. »

Anthony Dod Mantle confirme : *« **LES HÉROS** est un film qui est très proche de nos cœurs. Environ un an après, on s'est retrouvés entraînés dans la période radicale du Dogme, avant d'être propulsés aux quatre coins du monde. Mais Thomas et moi nous sommes retrouvés sur cinq autres films. On est un peu comme des frères. Mais on n'avait pas fait de film ensemble depuis quelque temps. Puis, au débotté, il m'a parlé de ce projet et du genre de film qu'il voulait faire. Et j'ai pensé que c'était une bonne chose que nous nous retrouvions. Après cinq minutes de discussion, on était à nouveau dans le bon vieux groove. »*

« Dès qu'on s'est attelés à la préparation, poursuit Anthony Dod Mantle, *Thomas, Ariel et moi avons rencontré différents chefs décorateurs. J'en ai parlé à mon vieil ami Wim Wenders, qui m'a recommandé Thierry Flamand. »* Wim Wenders a en effet collaboré avec Thierry Flamand sur trois de ses films – ***Jusqu'au bout du monde*** (1991), ***Par-delà les nuages*** (1995) et ***Les Beaux jours d'Aranjuez*** (2016). *« Il m'a dit que Thierry serait bon, intéressant et qu'il travaillerait dur pour nous. Et je fais confiance à Wim. »*

« On a rencontré Thierry très tard dans la préparation, ajoute Dod Mantle, *à un stade où il était compliqué pour un décorateur d'accepter un projet de cette envergure, avec des moyens que nous n'avions pas nécessairement. Il a fallu un esprit créatif et ambitieux, mais aussi patient et astucieux, pour que le film fonctionne. Thierry est comme ça. Il est tolérant, excentrique, visuel, techniquement solide et affable. De plus, il a été capable de nous livrer un sous-marin de qualité, ce qui est énorme. Il a fait ça très bien. »*

LE STYLE VISUEL

« J'ai abordé le film avec une grande curiosité, déclare Thomas Vinterberg. *Je n'ai pas vraiment l'habitude de mettre en scène des explosions ou des choses dans ce genre. N'oublions pas que j'ai cofondé Dogme 95. Là, on est loin du Dogme ! Je me suis donc senti comme un enfant dans un magasin de jouets, à essayer de comprendre comment faire ça. Et je me suis entouré des meilleurs collaborateurs qui soient. J'ai été soutenu par ces gens merveilleux qui ont eu des idées incroyables. Des idées assez simples – par exemple, plutôt que d'inonder un décor, le construire au fond d'une piscine. »*

« Le scénario était déjà très visuel, se souvient Anthony Dod Mantle. *Ce n'est pas un film d'action mais un drame – le genre dans lequel Thomas excelle. Visuellement, je savais que ce serait compliqué et que j'allais être mis au défi. Je n'imaginais pas que ce serait physiquement aussi difficile. Je l'ignorais quand j'ai lu le scénario et que je me disais : «On va bien s'amuser !» »*

Le premier décor construit en studio a été le Koursk lui-même. La contribution la plus remarquable du chef décorateur Thierry Flamand est incontestablement le neuvième compartiment du submersible, où les sous-mariniers sont piégés pendant l'essentiel du deuxième acte.

« Le neuvième compartiment était une unité submersible que l'on pouvait incliner vers le bas afin de créer le niveau d'eau voulu dans le bassin dont nous disposions, précise Anthony Dod Mantle. *Je pouvais toujours éclairer par le haut sans avoir de câbles dans l'eau. Et nous avions un éclairage sous-marin. Des sections plus petites du sous-marin ont également été construites – les compartiments 6 et 7, les tunnels… Ce sont toutes de petites sections que nous avons reconstituées d'après un storyboard, de façon à pouvoir tout assembler au montage. C'était comme un grand puzzle. »*

Le conseiller du film, le capitaine David Russell, atteste de l'authenticité du film et du travail méticuleux que le département décors a effectué sur la reconstitution du sous-marin et des équipements navals. *« Je suis allé au studio, près d'Anvers, où ils avaient monté un énorme décor représentant l'intérieur du sous-marin. Je dois dire qu'ils ont fait un travail remarquable. Je n'avais pas imaginé que ce serait aussi réaliste.*



Ils ont également construit un modèle du sous-marin de sauvetage LR5 que nous avions utilisé, qui était lui aussi très réaliste et impressionnant. »

Thomas Vinterberg a recouru à un dispositif consistant à élargir le cadre au format Scope, quand le Koursk prend le large, puis à le réduire au format 1,66:1 quand tout est perdu, ce qui confère au film un aspect mythique, renforçant le sentiment qu'il s'agit d'une forme de « *conte* » vu à travers les yeux d'un enfant.

« *On peut considérer que l'histoire est vue à travers les yeux d'un enfant,* note Thomas Vinterberg. *Le cadre s'élargit lorsque Misha regarde son père partir en mer. Je voulais embrasser cet instant et montrer l'immensité de cet océan dans lequel tout l'équipage est sur le point de disparaître. C'était aussi une manière de dire : «Voilà, c'est ici que ça commence vraiment.» C'est un peu comme une tête de chapitre. Et à la fin du film, quand le cadre se resserre, ça représente l'absence de tout recours et la fin du temps qui leur est imparti. Mais je laisse le soin au spectateur d'en faire lui-même l'expérience et de se faire sa propre idée. »*

LE TOURNAGE

« *Le film a été tourné dans deux localisations,* déclare le producteur Ariel Zeïtoun. *On a tourné la plus grande partie en Belgique, en particulier dans les studios AED, à Anvers, et dans plusieurs décors naturels. Et puis on a tourné en France, trois-quatre semaines,*

principalement dans des bases militaires françaises. Ça a été une chance et un apport intéressant. La marine française a été très ouverte, très coopérative. Évidemment, entre les bateaux qu'ils ont mis à notre disposition et la possibilité des VFX, aujourd'hui, on a fait de très beaux bateaux. On a ainsi reconstitué la flotte russe ! »

Au milieu du film, les sous-mariniers se retrouvent à court de cartouches d'oxygène. Mikhail et l'un de ses hommes se portent volontaires pour aller dans le compartiment voisin, complètement inondé, pour chercher des recharges. Sinon, tous mourront. La scène est à la fois pleine de suspense et étonnante, en ce qu'elle a été tournée en un seul plan, qui semble interminable, montrant les deux acteurs nageant en apnée tout du long.

« *Cette longue scène de plongée est intéressante,* observe Thomas Vinterberg. *Quand le projet m'a été présenté pour la première fois, il y a des années, je voulais que la majeure partie du film soit tournée en plans-séquences. Parce que je pensais que le temps était essentiel. Et quand on fait des plans-séquences, on a un sens de la durée. J'ai finalement abandonné cette idée et l'ai réduite à ce moment crucial où l'on nage sous l'eau, sans oxygène, pendant assez longtemps. Le plan dure plus de trois minutes, sans coupe. On avait un acteur qui était capable de rester sous l'eau pendant plus de quatre minutes – ce que je croyais impossible. Je ne veux pas en dire plus sur les coulisses de cette scène, je préfère garder le secret.* »

Plusieurs plans ont également été tournés dans un vrai sous-marin – Le Redoutable, qui se trouve à la Cité de la Mer de Cherbourg. Celui-ci a surtout a été utilisé pour la longue marche de Mikhail à travers les différents compartiments du Koursk, comme l'équipage embarque pour les manœuvres.

« *Thierry Flamand ne voulait pas tourner sur Le Redoutable, car celui-ci est très français,* se souvient Anthony Dod Mantle. *Mais nous avons réussi à l'habiller et à lui donner l'air crédible. Ce qu'on a obtenu, en tournant sur un navire comme celui-ci, c'est un long plan sans accroc, parce que tout y est tellement intact. Et ça apporte une valeur ajoutée au film.* »

Anthony Dod Mantle a beau être un brillant directeur de la photo ainsi qu'un maître des éclairages, c'est surtout sa capacité à communiquer avec les acteurs et à apporter plus de vérité à l'image que Thomas Vinterberg apprécie chez ce collaborateur de longue date. « *Anthony danse littéralement avec les acteurs. Il a une relation presque mentale à ce qui se passe à l'image, estime Vinterberg. Il sent venir les choses avant qu'elles ne se produisent.* »

« *J'aime être au plus proche de la caméra,* confie Anthony Dod Mantle. *Donc, idéalement, je suis au cadre. Je préfère toujours être à même de me déplacer au feeling, même si je suis sur une dolly ou une grue. J'ai tendance à changer d'idée à chaque prise. Quand je me tiens près des acteurs et que je les observe d'une certaine façon, ils réagissent en conséquence et il n'y a quasiment que la caméra qui nous sépare. C'est un contact. On peut appeler ça du lien ou du magnétisme, mais c'est bien réel. On n'arrive pas toujours à articuler ça, en tant que caméraman, ou à le comprendre, en tant qu'acteur, mais c'est là. Si on est ouvert à ça, on peut la plupart du temps anticiper ce qui va se passer.* »

LA MUSIQUE

Dans les scènes où elle figure au premier plan, la musique marque la présence, puis l'absence, des voix masculines dans la chorale de l'église, au début et à la fin de l'histoire.

« *Le chœur est essentiel au film,* déclare Thomas Vinterberg. *Il y a comme un dialogue entre les hommes et les garçons, qui se répondent, au début. Et puis ça devient un monologue, à la fin, car tous les hommes sont partis. C'est sans doute ce qui a poussé notre compositeur, Alexandre Desplat, à participer au projet. C'était quelque chose qui ne se refuse pas.* »

« *On s'est également efforcés de trouver une certaine vérité à travers la musique. Même si ce n'est pas un film russe, il se déroule en Russie. Mais on voulait éviter les clichés. On s'est donc concentrés sur l'instrumentation et les instruments typiques de la Russie et sur l'histoire de sa musique. Puis on en a subtilement tiré notre propre univers musical, mais en toute humilité*

et en restant fidèle à cette étonnante tradition. »

Autre grand moment de musique : la chanson ***Enter Sandman***, enregistrée à l'occasion du concert mythique de Metallica à Monsters of Rock, à Moscou, en 1991, passe à la télé lorsque les marins embarquent sur le Koursk. Les paroles de la chanson coïncident avec ce qui est sur le point d'arriver à ces hommes et le fait que ces événements sont filtrés par les yeux d'un enfant – Misha.

« Tout d'abord, je suis un grand fan de Metallica, admet Thomas Vinterberg. *J'ai travaillé avec eux et les ai suivis de près pendant un moment. Monsters of Rock était un des plus grands concerts de tous les temps. Il y avait là des centaines de milliers de personnes. J'avais été frappé par le fait que ce soit à Moscou et à un moment décisif de l'histoire russe. C'est là que tout a changé. C'est dans ce contexte qu'est née notre histoire. C'est le moment où la flotte russe a commencé à décliner et le pays à s'ouvrir. C'est aussi à cette époque que la presse russe s'est libérée – ce qui a rendu possible, par exemple, la conférence de presse que l'on a recréée dans le film. On peut la retrouver sur Internet. Ironie du sort, c'est l'incident du Koursk qui a marqué la fin de la presse libre en Russie. Mais ce concert de Metallica à Moscou a eu lieu à un moment charnière et il est devenu le symbole d'un changement radical en Russie. Voilà pourquoi il m'a paru si important. »*

LE FILM TERMINÉ

Bien que reposant sur des faits réels, ***Kursk*** est au bout du compte un film dramatique. Il conte l'histoire très humaine d'hommes et de femmes qui bataillent contre la nature et les gouvernements et luttent pour rester en vie.

Concernant l'incident du Koursk en lui-même, beaucoup de *« vérités »* contradictoires circulent encore sur ce qui a pu se passer en 2000 et pour quelles raisons. Mais le fait que David Russell, capitaine de la Royal Navy, ait été consultant sur le film, en même temps qu'un de ses personnages principaux, confère à ***Kursk*** toute sa vérité. David Russell est en effet l'une des rares personnes à s'être retrouvées au cœur de cet événement et sa présence enrichit le film à bien des égards.

« J'espère qu'on est au plus proche de la réalité, confie David Russel. *Je pense que c'est important – ça l'était pour Robert Moore, qui a écrit le livre. Nous avons tous deux dit oui en sachant que le film ne serait pas un documentaire mais une interprétation artistique des faits. »*

« Quoi qu'il en soit, assister au tournage de ces scènes était surréaliste, pour moi. Ça a presque ravivé le chagrin que j'avais ressenti devant l'incapacité de sauver qui que ce soit, ainsi que la tristesse que j'avais éprouvée pour les familles. »

« Mais le film reste fidèle aux vérités fondamentales de l'incident, poursuit David Russel. *Et il laisse entrevoir les frustrations que nous avions ressenties tout comme les tensions politiques. Pourquoi les Russes n'ont-ils pas accepté de l'aide plus rapidement ? Il y a beaucoup de raisons à ça. Mais Thomas et les autres acteurs du projet ont conçu un film qui raconte une histoire capitale de façon authentique et crédible. Et ce avec beaucoup d'émotion. Je trouve, en ce sens, que c'est un très beau film. »*

« Je me souviens que le premier jour de tournage, ajoute Ariel Zeïtoun, *on était sur un bateau militaire, à Toulon, et Thomas a réuni tout le monde – les techniciens, les figurants, les soldats, les marins, etc. – et il a fait un petit speech pour lancer le tournage du film. Et une des choses qu'il a dites était : «On va faire un film sur des gens qui sont morts. On va le faire en leur honneur et on ne va pas les trahir ni les utiliser. On va être honnêtes et justes.» Je me souviens, c'était très beau, c'était aussi très simple. Et ça a été le sens de ce film. »*

David Russel conclut : *« Quelqu'un m'a dit l'autre jour : «Ce film raconte votre histoire.» Et je lui ai répondu que non. Il faut que ce soit clair, ce n'est pas mon histoire. Ni celle de Petrenko, de Gruzinsky ou d'un autre. Cette histoire est celle des sous-mariniers. Il s'agit de ces sous-mariniers qui ont pris la mer dans un navire qui devait être le meilleur de la flotte russe. Ils faisaient leur devoir pour leur pays. Il est question*

de leur expérience et de celle de leurs familles. Et si le film devait être dédié à quelqu'un, cela devrait être aux sous-mariniers et à leurs familles. Parce que c'est un groupe particulier de personnes. »

LISTE ARTISTIQUE

Mikhail Averin	Matthias SCHOENAERTS
Tanya Averin	Léa SEYDOUX
Commodore David Russell	Colin FIRTH
Amiral Viacheslav Gruzinsky	Peter SIMONISCHEK
Anton Markov	August DIEHL
Vladimir Petrenko	Max VON SYDOW
Oleg Lebedev	Magnus MILLANG
Pavel Sonin	Matthias SCHWEIGHOEFER
Graham Mann	Steven WADDINGTON
Misha Averin	Artemiy SPIRIDONOV

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Thomas VINTERBERG
Écrit par	Robert RODAT
D'après le livre "A Time to Die" de	Robert MOORE
Producteur	Ariel ZEÏTOUN
Producteurs exécutifs	C. Thomas PASCHALL, Ray WU, Lisa ELLZEY
Directeur de la photographie	Anthony DOD MANTLE, A.S.C., B.C.S., D.F.F.
Casting	Gigi AKOKA, Hervé JAKUBOWICZ
Casting Royaume-Uni	Toby WHALE
Monteuse	Valdís ÓSKARSDÓTTIR
Co-monteur	Sigurdur EYTHORSSON
Décors	Thierry FLAMAND
Costumes	Catherine MARCHAND
Son	Jan DECA, Jean-Paul HURIER, Guillaume BOUCHATEAU
Musique originale	Alexandre DESPLAT
Ventes internationales	EUROPACORP

une co-production **VIA EST / BELGA PRODUCTIONS** avec la participation de **OCS**

avec le soutien de **SCREEN FLANDERS, LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE, WALLIMAGE (WALLONIE)** et du **TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL de BELGIQUE**

Drame • 1h57 • Formats d'image : 1.66/2.39 • Son : Dolby Atmos • Photos : Mika Cotellon

© 2018 VIA EST - TOUS DROITS RÉSERVÉS



Retrouvez le livre qui a inspiré le film
SAUVEZ LE KURSK ! de Robert Moore
En librairie le 31 octobre.

PRESSE
LP CONSEILS / PATRICIA IDE-BERETTI
01 53 26 45 10 / 07 79 82 30 75
PATRICIA@LP-CONSEILS.COM

LUC BESSON PRÉSENTE UNE COPRODUCTION VIA EST BELGA PRODUCTIONS
AVEC LA PARTICIPATION DE OCS AVEC LE SOUTIEN DE SCREEN FLANDERS LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE WALLIMAGE (WALLONIE) ET DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE
UN FILM DE THOMAS VINTERBERG MATTHIAS SCHOENAERTS LÉA SEYDOUX ET COLIN FIRTH "KURSK" PETER SIMONISCHEK AUGUST DIEHL ET MAX VON SYDOW DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ANTHONY DOD MANTLE, A.S.C., B.C.S., D.F.F. CASTING GIGI AKOKA HERVÉ JAKUBOWICZ
CASTING ROYAUME-UNI TOBY WHALE MONTEUSE VALDÍS ÓSKARSDÓTTIR CO-MONTEUR SIGURDUR EYTHORSSON DÉCORS THIERRY FLAMAND COSTUMES CATHERINE MARCHAND SON JAN DECA JEAN-PAUL HURIER GUILLAUME BOUCHATEAU MUSIQUE ORIGINALE ALEXANDRE DESPLAT
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS C. THOMAS PASCHALL RAY WU LISA ELLZEY PRODUCTEUR ARIEL ZEÏTOUN D'APRÈS LE LIVRE DE ROBERT MOORE "A TIME TO DIE" ÉCRIT PAR ROBERT RODAT RÉALISÉ PAR THOMAS VINTERBERG

© 2018 VIA EST - TOUS DROITS RÉSERVÉS